

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Bernard SIMON-VERMOT

Le chanoine Patrice Vergères : supérieur de la mission du Sikkim, curé de Kalimpong

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1965, tome 63, p. 5-13

©Abbaye de Saint-Maurice 2013

# Le chanoine Patrice Vergères

**Supérieur de la mission du Sikkim  
Curé de Kalimpong**

Le 21 décembre dernier, un télégramme de la mission du Sikkim nous annonçait une nouvelle consternante : M. le Chanoine Vergères, curé de Kalimpong et Supérieur de la mission, venait de décéder soudainement. Des lettres de nos confrères missionnaires ne tardèrent pas à nous donner des précisions, relatant les derniers moments du cher Père, emporté par une hémorragie cérébrale. On n'avait pas de peine à lire dans leurs lignes toute l'émotion causée par un départ aussi inattendu, et cette émotion était aussi la nôtre. La mission perdait en lui un Supérieur qui était un confrère tendrement aimé, un curé qui, pour toutes ses ouailles était un Père dans toute l'acception du terme.

Aussi le désarroi était-il grand pour tous. Voici ce qu'écrivit un missionnaire : « Impossible de vous exprimer l'impression de désemparement que j'ai ressentie en arrivant à Kalimpong. Le P. Vergères étant Supérieur et Curé, on ne savait vraiment pas à qui s'adresser... Vous devinez de quel cœur nous avons fêté Noël !... Kalimpong n'est plus Kalimpong. »

On comprend que de tout le diocèse aient afflué de très nombreuses personnes pour rendre un dernier hommage à celui qui avait su gagner leur cœur par sa bonté et son inlassable dévouement. Outre ses propres confrères, il y avait une trentaine de prêtres et frères, indiens et autres, et en tout premier lieu M<sup>gr</sup> Eric Benjamin, qui célébra la messe pontificale et fit un magnifique panégyrique. Auparavant, il avait eu la grande délicatesse de présider lui-même au trône, en camail rouge, étant chanoine d'honneur de l'Abbaye, l'office chanté des défunts.

Et une foule de près de 2000 personnes se pressait dans l'église au moment des obsèques : catholiques, protestants, hindous, des riches et des pauvres, mais surtout des pauvres, et tous sanglotaient. Vraiment, comme on nous l'écrit, « il y a probablement peu d'hommes, voire de prêtres, qui furent aimés aussi universellement que le P. Vergères ».

A Saint-Maurice, on s'associa à leur douleur par une messe pontificale célébrée mercredi le 23 au soir par M<sup>gr</sup> Haller, tandis que le matin même un office de Requiem était chanté dans la paroisse d'origine du défunt. Pour sa famille, le sacrifice de la séparation fut particulièrement cruel, puisque le Père était attendu dans quelques semaines, et qu'on se réjouissait de fêter son jubilé sacerdotal.

Mais le P. Vergères, en nous quittant si brusquement, laisse autre chose dans nos cœurs qu'un sentiment poignant de tristesse : en dépit de son départ prématuré, il laisse l'impression d'avoir accompli une œuvre ; on garde la conviction que ce qu'il a fait pour Dieu subsiste comme une humble pierre apportée à l'édification du Corps mystique du Christ, et que du haut du ciel il continuera à rayonner invisiblement auprès de ceux auxquels il s'est dévoué entièrement.

### **L'appel missionnaire**

Le Père Vergères était né à Plan-Conthey, en 1913. Il fit ses études au collège de St-Maurice, de 1926 à 1934. Entré à l'Abbaye le 28 août 1934, il fut ordonné prêtre en 1939, en la fête de l'Annonciation. L'idéal missionnaire l'avait saisi, et il fut destiné aussitôt à la mission du Sikkim. En novembre de la même année, il s'embarquait pour Bombay.

Nous avons, grâce à des lettres, des détails de cette traversée, qu'il fit en compagnie du Père Eigenmann. Tous deux, à bord, s'initiaient à l'anglais : « Presque personne ne parle français », écrit le P. Vergères, « ce qui nous oblige à faire nos débuts dans la cordiale langue anglaise. »

Mais c'est surtout le népali qu'il dut bientôt apprendre ; car si l'anglais, la langue officielle (d'ailleurs



remplacée par l'hindi depuis 1964) est indispensable à tout missionnaire en Inde, tous les contacts avec le peuple se font naturellement dans sa propre langue. C'est pourquoi, sitôt arrivé dans la mission, le P. Vergères fut envoyé à Mariabasti, pour une période de formation auprès d'un aîné, le P. Rey. Celui-ci, déjà, se sentait une vocation de « guru » (maître) : il l'initia, de façon raisonnée et méthodique, à tous les secrets de la langue, à son écriture, à ses inversions souvent si pénibles à nos têtes occidentales ; excellent moyen de pénétrer l'esprit indien, beaucoup plus subtil et « introverti » que le nôtre. En même temps, il l'emmenait dans ses tournées apostoliques, et tous deux, dans leur soutane blanche qu'ils retroussaient au passage des torrents, parcouraient ce pays de montagnes et de forêts dominé par la chaîne, colossale et sereine à la fois, de l'Himalaya.

Ils visitaient les familles, entraient dans toutes les demeures, faisaient connaissance avec chacun des habitants, tout en apprenant les us et coutumes du pays. Ils repéraient les païens les plus accessibles à l'Évangile, ils avaient d'interminables et souvent fort enrichissantes discussions religieuses avec les brahmes.

Comme les maisons sont généralement très espacées, chacune étant bâtie au milieu de la propriété familiale en pleine campagne, ils avaient amplement le temps de deviser en chemin ; ils se faisaient part, comme les messagers évangéliques envoyés deux à deux, de tout ce qui hantait leur âme apostolique.

C'est ainsi que peu à peu le P. Vergères fut capable de seconder son aîné, de prêcher, d'entendre les confessions, d'enseigner le catéchisme.

### **Curé de Git**

La vie missionnaire est faite de changements fréquents, souvent imprévus. A la fin de 1940, le P. Vergères fut envoyé à Git comme vicaire du P. Thürler, dans un milieu un peu différent de Mariabasti, tout aussi solitaire, sinon plus. Cette paroisse, sise en un calme vallon tourné vers les plaines indiennes, avait été fondée quelques années auparavant par le P. Gratuze, des Missions Étrangères de Paris. Elle comptait alors une cinquantaine de chrétiens, tous de race lepchate, population d'origine mongole très primitive mais accueillante et douce. Les Lepchas, ne vivant pas sous le régime des castes, adhèrent plus facilement que les Népalis au christianisme ; aussi les conversions s'y multiplièrent-elles rapidement.

Mais les ressources des deux missionnaires étaient fort modestes. « Nous vivons assez pauvrement, écrit le P. Vergères, car la terre n'est pas fertile. Notre jardin ne nous donne que du maïs et quelques légumes quand nous avons du fumier et que les poules ou la vermine ne détruisent pas tout. Notre principal aliment est le riz. Une fois par semaine nous achetons de la viande. Dernièrement, nous avons fait l'acquisition d'une vache et de son veau ; nous disposons ainsi de deux litres de lait par jour. »

Dans de telles conditions, on conçoit que l'activité apostolique ait été basée sur l'esprit de sacrifice. D'ailleurs rien de mieux que cette pauvreté pour faire communier aux sentiments et à l'âme d'un peuple qui jouit à peine du nécessaire.

Bientôt survinrent de nouveaux changements : le P. Thürler fut appelé à remplacer le P. Rouiller comme aumônier du couvent des Sœurs de St-Joseph de Cluny à Kalimpong. Le Préfet Apostolique pouvait désormais compter sur le P. Vergères : il le plaça à la tête de la paroisse et lui adjoignit le P. Brahier, arrivé depuis peu de Suisse. L'un et l'autre s'efforcèrent de marcher sur les traces de leur prédécesseur.

« Nous tâchons de remplir notre devoir de missionnaires, écrit le P. Vergères, en suivant l'exemple du P. Thürler ; nous vivons la vie des chanoines réguliers : prédications et offices, en donnant, pendant cette saison des pluies, plus de soin à la récitation de l'Office. » Il a toujours été conscient de sa vocation de chanoine régulier, et savait tout ce que la vie liturgique peut apporter aux Indiens ; aussi, ajoute-t-il, « dans cette région où les gens ne prient pas et laissent ce travail aux lamas et aux brahmes, nous voudrions qu'ils nous considèrent avant tout comme des hommes de prière. Les indigènes nous prennent souvent pour des *thaïbes* («bons types»), et ne se soucient que bien peu de notre véritable but... Fidèles et infidèles ne nous demandent guère autre chose que de l'argent et des médicaments. Aussi commençons-nous à planter l'Eglise autour de l'autel et du lutrin, en espérant que le bon Dieu daignera ouvrir les oreilles et le cœur de nos gens qui ne sont pas plus mauvais que d'autres. »

Mais la récitation de l'Office et le chant des Vêpres ne prenaient pas tout le temps du curé et de son compagnon. Ils consacraient de très longues heures, voire des journées entières, aux courses apostoliques. Le P. Vergères fut vite connu et aimé pour sa bonté et son dévouement envers tous, surtout les plus pauvres et les plus malheureux. Son cœur allait d'instinct à eux. Il les visitait par tous les temps, sans regarder à la fatigue, sans être retenu par les sangsues qui, à la saison des pluies, s'agrippent par dizaines aux jambes des marcheurs et

leur tiennent tenace compagnie. Il faisait le catéchisme à ses enfants spirituels, puis les écoutait raconter sans fin leurs misères ; il avait un don de sympathie et de compassion qui lui faisait communier aux préoccupations et aux souffrances des autres sans la moindre distance, avec la plus entière simplicité. Ces gens le sentaient vraiment l'un des leurs ; partager leur vie pauvre et primitive, pour lui, allait de soi.

« Inutile d'ajouter, écrit-il, que nous essayons de vivre le plus pauvrement possible pour que nos chrétiens nous sentent plus près d'eux. »

S'il n'avait écouté que son cœur, il aurait toujours pris le parti des petits et des faibles, et il lui fallait toujours faire effort pour exercer l'autorité. Un trait dépeint à merveille ce côté de son caractère. Du temps où il était assistant du P. Thürler, le fils d'un voisin avait coutume de voler les œufs des poules des Pères ; notre vicaire s'en aperçut, et un jour que le petit maraudeur revenait faire main basse au poulailler, il rentra furtivement au presbytère pour ne pas avoir à le prendre sur le fait et à lui infliger une punition !

Le bon Père avait aussi en horreur tout ce qui sent la supériorité ou la richesse, ou évoque tant soit peu le colonialisme. C'est ainsi qu'il refusa toujours d'aller à la chasse, passe-temps qui, on le comprend, peut être à l'occasion pour les missionnaires un heureux dérivatif lorsque la solitude devient trop pesante. Il préférerait, attiré par l'idéal de vie purement évangélique, consacrer tout son temps et ses loisirs soit à l'apostolat, soit à la prière et à l'étude.

Car le P. Vergères a toujours gardé le goût de la lecture, et il se tenait au courant des problèmes actuels. Il discutait volontiers avec ses confrères de sujets spirituels, théologiques ou psychologiques ; sa curiosité était alors piquée au vif. Plus tard à Kalimpong, lorsqu'il était débordé d'occupations de toutes sortes, on était sûr de trouver, au milieu d'un fatras de paperasses et de lettres (il n'avait rien d'un administrateur méthodique), un numéro de la *Vie Spirituelle* ou des *Etudes*. Lorsqu'un confrère rentra en Europe, il insista auprès de lui pour pouvoir garder un volume de Claudel qu'il pensait emporter.

## Activité rayonnante à Kalimpong

Toutes ces qualités attirèrent vite sur le Curé de Git l'attention de son Supérieur M<sup>gr</sup> Gianora. Au bout de quelques années, celui-ci lui confia un poste plus important : il l'appela à la tête de la paroisse de Kalimpong. Le P. Vergères était désormais au centre de la Mission, en contact constant avec les autres postes, sans cesse consulté sur les problèmes matériels et spirituels qui s'y posaient. Il y acquit rapidement une grande expérience et y fit œuvre durable : il y resta en effet jusqu'à sa mort, soit près de vingt ans. Là, comme à Git, son tact, sa simplicité, sa bonté souriante le firent tout de suite aimer de tous. Il était tout à tous, ne refusait jamais rien, et ses paroissiens l'abordaient à toute heure, envahissant la petite chambre de son presbytère jusque tard dans le soir. Il allait d'ailleurs aussi les trouver à demeure, leur faisant le catéchisme dans leurs pauvres habitations ; il y groupait les enfants d'alentour, et régulièrement, y célébrait la sainte messe.

Cette activité et ce dévouement avaient leur source, on le devine, dans une très réelle vie spirituelle, qu'il cachait sous des allures de grande simplicité et d'ouverture à tout le monde.

« Il y a des espoirs et des déboires, écrivait-il. Souvent il faut se consoler en pensant que Notre-Seigneur est aussi présent ici. Il désire, plus que nous, que ces pauvres gens viennent à Lui et Il y travaille plus efficacement que le missionnaire. Aussi bien, je suis heureux dans mon poste. Ma santé est excellente, et je n'ai rien d'autre à offrir au bon Dieu que les fatigues des courses apostoliques et les ennuis ordinaires de la vie missionnaire. »

Aussi fut-il le premier heureux, en janvier 1951, lorsque sa paroisse fut dotée d'une nouvelle église plus grande, construite par M<sup>gr</sup> Gianora en style bouddhiste — une véritable « goumpa » chrétienne où ses gens se sentaient à l'aise dans un cadre qui leur était familier. Chaque dimanche, on l'y voyait prêcher au peuple, dans son népalî sans recherche, un peu marqué d'accent français. Chaque matin à 5 h., il y venait sonner le gong pour annoncer l'angélus, avant une partie de l'Office choral suivi de la messe paroissiale.

Car il savait la valeur de la prière, particulièrement nécessaire en pays de mission : « Les conversions sont encore très clairsemées... parfois il nous semble que ceux qui nous ont le moins entendu viennent à nous, et ceux qui nous entendent presque chaque jour font de plus en plus la sourde oreille. Ce n'est peut-être pas très encourageant pour le prédicateur, mais la leçon est, je crois, non pas de prêcher moins, — mieux, peut-être — mais de prier plus. »

Il était le premier à souhaiter, avec ses confrères, la fondation d'une abbaye à Kalimpong *ad instar Agauensium* ; en un pays où l'idéal religieux a suscité quantité de monastères bouddhistes et hindous, il serait hautement souhaitable que l'Eglise établisse des institutions monastiques. Comme l'écrivait quelques années auparavant M<sup>gr</sup> Gianora : « Nous sommes des chanoines réguliers, et notre meilleure façon d'être utile aux missions est de faire revivre l'Abbaye au Sikkim. Alors nous retrouverons notre vraie ambiance, à la fois monastique et active ».

Si, pour des circonstances indépendantes de leur volonté, ce projet ne put malheureusement jamais être mis à exécution, le P. Vergères sut y voir une disposition providentielle. Avec son solide bon sens, il savait ne pas violenter les hommes et les choses. Il comprenait à quel point les situations peuvent être parfois complexes, et il poursuivait inlassablement sa tâche au jour le jour, se donnant sans compter selon les circonstances du moment présent.

Avec une patience et une égalité d'humeur qu'on qualifierait volontiers d'indiennes, il avait le cœur et les oreilles constamment ouverts à tous, aidait chacun de son mieux, trouvant du travail à celui-ci, ayant un bon mot pour celui-là, faisant l'aumône à quantité de miséreux, distribuant les surplus américains, visitant les malades à l'hôpital, etc. Cela avec une bonté tellement simple, qui faisait de lui tout le contraire d'un maître, mais plutôt un « frère universel », à l'exemple du Père de Foucauld.

En dépit de la sérénité et de la jovialité avec lesquelles il prenait toutes choses, même les plus déconcertantes, la santé du Père se mit à fléchir sous le labeur

continu qu'il s'imposait. En 1953, il eut une petite attaque qui l'obligea à être hospitalisé, puis à prendre un congé de convalescence au pays natal.

De retour en Inde, il s'était remis au travail, plein d'enthousiasme, et il semblait que son état était redevenu normal. En 1962, un nouveau diocèse fut créé, groupant toute la population de langue népalie ; il eut à sa tête le premier évêque indigène, M<sup>gr</sup> Eric Benjamin, à qui M<sup>gr</sup> Gianora avait cédé sa place, avec un grand sens de l'effacement missionnaire. Dès lors, le P. Vergères fut désigné comme Supérieur religieux de la mission de Kalimpong.

Cette nouvelle charge lui occasionna un surcroît de fatigues et de soucis, qu'il acceptait sans se plaindre. Ses confrères, qui l'avaient toujours apprécié et aimé, tant les chanoines que les prêtres indiens, trouvaient en lui un conseiller avisé autant que dévoué, et pouvaient tout lui confier. Il continuait ses courses dans les villages, acceptait de prêcher des retraites, rendait continuellement de menus services.

C'en était trop, et cette fois sa santé ne résista plus : brusquement, il fut fauché, terrassé par une attaque, en la veille de la fête de saint Thomas, apôtre de l'Inde.

Il nous laisse le souvenir lumineux d'une bonté toute donnée aux autres, fraternelle et compatissante, en même temps que d'une simplicité, d'une pauvreté spirituelle qu'il semblait avoir héritée de sainte Thérèse, patronne des missions et de l'église de Kalimpong dont il était curé : bonté, pauvreté spirituelle, ce sont là peut-être les qualités que doit avoir avant tout un missionnaire, de nos jours surtout, pour laisser le Christ se manifester et croître comme Il le désire dans l'âme des autres peuples.

Jean-Bernard SIMON-VERMOT